Document généré le 15 juil. 2025 15:59

Continuité

CONTINUITÉ

Montréal
Des plans d'embellissement

Jeanne M. Wolfe

Numéro 31, printemps 1986

Architecture, Beaux-Arts

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18026ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Wolfe, J. M. (1986). Montréal : des plans d'embellissement. *Continuité*, (31), 24–27.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

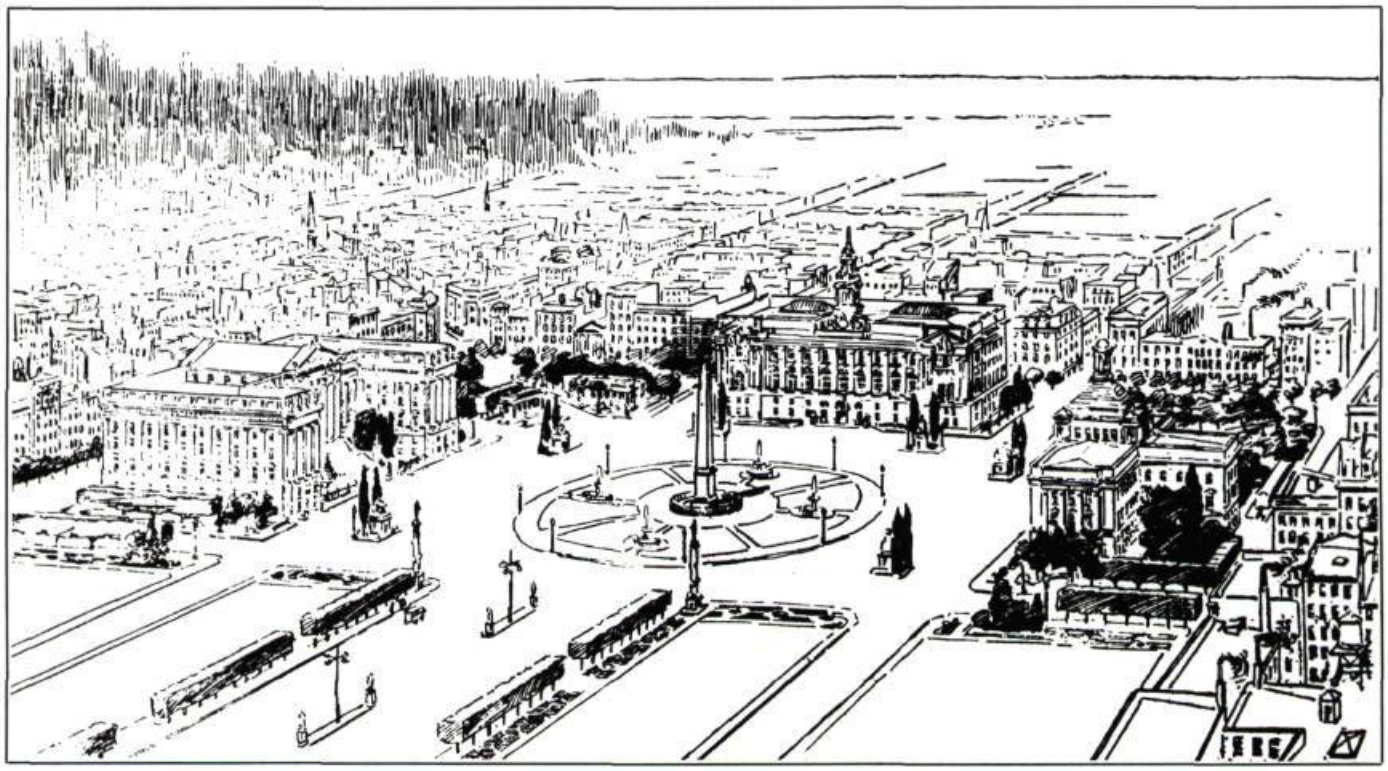
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MONTRÉAL: DES PLANS D'EMBELLISSEMENT

La méthode Beaux-Arts a aussi influencé l'organisation de l'espace urbain. À Montréal, au début du siècle, d'ambitieux plans d'embellissement en témoignent.

par Jeanne M. Wolfe



Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, Paris était considéré comme la Mecque de l'enseignement de l'architecture et nombreux étaient les architectes nord-américains à compléter leur formation par un séjour à l'École des Beaux-Arts.

Mais l'influence de Paris s'exerçait aussi dans la pratique architecturale. La transformation de Paris réalisée par le baron Haussman sous le Second Empire a mondialement influencé la conception de l'espace urbain. L'Exposition de 1889 a permis la diffusion des concepts appliqués à Paris: grands boulevards radiaux, imposants ronds-points, plantations ordonnées, rues larges et dégagées, et sculptures colossales. Lorsqu'en 1909, Walter Burley Griffin, un Américain de la *Prairie School,* gagne le concours de plans pour Canberra, future capitale d'Australie, son plan est profondément inspiré du style Beaux-Arts. En 1912, Sir Edward Lutyens adopte également des principes d'ordre et d'intégrité esthétique dans ses plans pour la ville de New Delhi.

LE MOUVEMENT «CITY BEAUTIFUL»

L'influence du mouvement Beaux-Arts sur l'urbanisme nord-américain devait prendre sa forme la plus passionnée lors de l'Exposition universelle de Chicago, en 1893. L'emplacement pour l'exposition, Jackson Park au bord du lac Michigan, avait été choisi par Frederick Law Olmstead et son partenaire Henry Codman. Une vingtaine d'années auparavant, Olmstead avait étudié un système de parcs pour la ville, dont il

▲ ***Esquisse du Centre civique de Montréal par J.O. Marchand, publiée le Montreal Daily Star, le 18 octobre 1913 (p. 24, vol. XLX, no 248). Cette place devait constituer, selon son auteur, un point de repère fondé sur la «dignité» des espaces institutionnels, un attrait touristique et «une source de beauté architecturale».***

connaissait par conséquent les possibilités. La gestion des plans et des constructions pour l'Exposition revint à l'architecte Daniel Burnham et à son partenaire John Root.

En 1890, le travail concerté des quatre planificateurs aboutit à un plan final, qui dominera la planification urbaine pendant les trois décennies suivantes. Le tracé géométrique du parc central de l'Exposition, l'agencement ordonné des édifices donnant sur de grands espaces verts, leur hauteur régulière, le long bassin aux lignes symétriques, le caractère imposant des bâtiments et les sculptures extravagantes ont su, senble-t-il, satisfaire un besoin généralisé d'ordre, de distinction et d'intelligibilité.

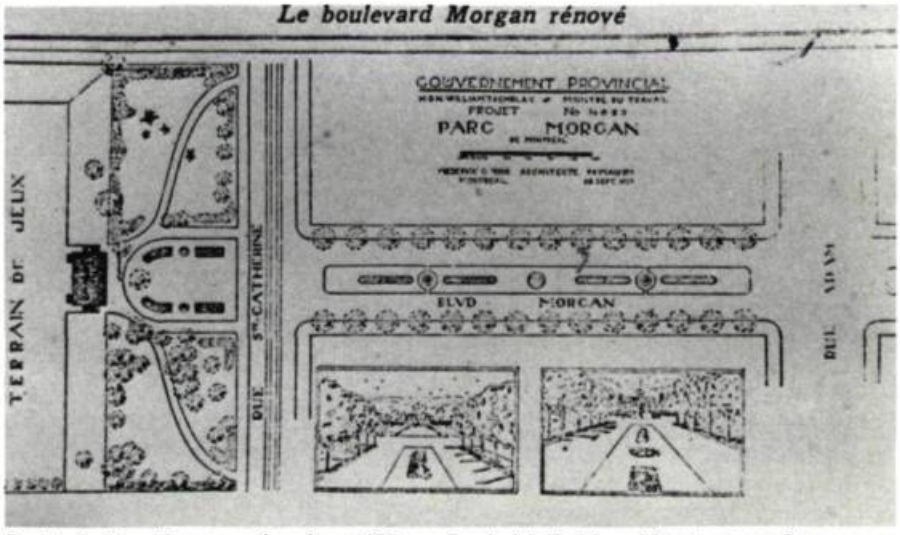
Le mouvement de planification urbaine de la fin du XIX[e] et du début du XX[e] siècle ne doit pas son essor uniquement aux idéaux du mouvement *City Beautiful*. En fait, il représente la convergence d'un certain nombre de mouvements de réformes urbaines, tels que les associations des Parcs et Préaux, le mouvement pour la santé publique et le mouvement de réforme de la gestion municipale, qui visaient tous à améliorer la vie dans les villes.

Le premier groupe montréalais à défendre la cause de la planification urbaine a été la toute jeune Association des Architectes de la Province de Québec (AAPQ) fondée en 1890. Dès 1897, suivant l'exemple de ce qui se faisait dans plusieurs villes américaines, l'Association adressait une pétition au maire et au conseil dans le but d'instituer un Comité Artistique de la Ville de Montréal qui aurait connaissance des mesures d'embellissement de la ville et donnerait son opinion sur la localisation et le mérite artistique des projets d'édifices publics, de places publiques, de nouvelles avenues, de boulevards et de statues. Le Comité comprendrait le maire, le commissaire de la voirie et des représentants, résidant dans la ville, de l'Académie Royale Canadienne, de l'Association des Architectes de la Province de Québec et du Conseil des Arts et Manufactures.

Trois ans plus tard, bien que la demande ait été réitérée annuellement, le conseil hésitait toujours à passer aux actes. Malgré cela, l'intérêt porté aux traditions et à la méthode d'enseignement Beaux-Arts persistait. Dans de nombreuses villes américaines, les associations d'architectes appartenaient à l'*American Society of Beaux-Arts*, laquelle favorisait l'éducation des jeunes apprentis par la tenue mensuelle de concours de dessin. En 1905, l'A.A.P.Q. crée son *Sketching Club*, inspiré du modèle américain; l'enseignement de l'architecture passe alors par la tenue de concours mensuels, la lecture de rapports de projets, le dessin à l'échelle d'édifices anciens et les visites de bâtiments en construction. William Maxwell, qui avait passé quelque temps à Paris, devient le parrain du groupe, et l'A.A.P.Q. fournit 25 dollars par année pour l'achat de livres destinés aux gagnants des concours. Le rapport de 1909 révèle que le groupe rassemble treize membres et que plusieurs d'entre eux appartiennent également à la Société new-yorkaise des Beaux-Arts, qui parraine la tenue des concours. En 1911, l'A.A.P.Q. rapporte que l'atelier Maxwell est le seul contingent canadien à contribuer à la Société américaine.

Plusieurs villes canadiennes entreprennent alors des études similaires. À Toronto et à Montréal, ce sont les associations locales d'architectes qui en assument la direction. En 1906, l'A.A.P.Q. met sur pied un comité d'embellissement civique, sous la responsabilité de William Maxwell. Des séances de consultation sont tenues avec l'Association des Parcs et Préaux (société de bienfaisance ayant originellement pour but de préserver le Mont-Royal d'éventuels développements) et avec M. Pinoteau, surintendant des Parcs de Montréal.

Au début de l'année 1908, le Comité présente une ébauche du plan d'ensemble ainsi que le travail de quatre sous-comités étudiant différentes parties de la ville. Les propositions concernent le parc Lafontaine et la transformation de la rue Duluth en boulevard devant rejoindre les champs de la compagnie Fletchers;



Projet du Parc Morgan préparé en 1939 par Frederick Todd, architecte-paysagiste, sous la responsabilité du ministère du Travail du Québec. Le parc, situé entre les rues Sainte-Catherine et Notre-Dame, constitue le fond de scène de la perspective du boulevard Morgan. Collection Peter Jacobs, université de Montréal.

Pendant ce temps, le mouvement *City Beautiful* prend de l'importance. Daniel Burnham, au sommet de sa gloire après l'Exposition de Chicago, est choisi en 1902 pour mettre à jour les plans de L'Enfant pour la ville de Washington, pour concevoir un plan pour San Francisco en 1905, et finalement pour en préparer un autre pour sa ville natale, Chicago, en 1909. La biographie de Daniel Burnham, écrite par Thomas Hines, révèle jusqu'à quel point son influence a marqué l'Amérique du Nord.

l'aménagement de l'avenue du Parc en boulevard dont un côté serait réservé à la promenade et l'autre à la circulation dense; l'avenue Atwater et les berges du Saint-Laurent jusqu'au pont Victoria, et un plan de rues diagonales reliant le centre-ville à la périphérie, du square Victoria aux rues Sherbrooke et Saint-Laurent d'une part, et à Sherbrooke et Guy d'autre part.

L'A.A.P.Q. retient les services de R. A. Outhet, architecte-paysagiste, pour l'exécution des plans finaux. Le

15 juin 1908, le projet est prêt à être présenté aux autorités municipales.

LE PLAN DE JEAN-OMER MARCHAND

Jean Omer Marchand ne participe pas aux travaux du comité d'embellissement civique de l'A.A.P.Q. Cela n'a rien d'étonnant, quand on sait que la correspondance de l'Association entre 1907 et 1908 révèle l'existence d'une querelle sérieuse entre la firme Marchand & Haskell et les frères Maxwell au sujet de leurs compétences respectives quant à la planification de l'agrandissement de l'Hôpital Général.

Marchand avait été le premier Canadien français à étudier à l'École des Beaux-Arts de Paris, ce qui explique peut-être sa fascination pour l'idée de centre civique regroupant les institutions publiques: en 1913, à l'époque où il s'occupe des rénovations de l'Hôtel de Ville, Marchand publie un schéma grandiose qui présente l'Hôtel de Ville donnant sur une place publique, un édifice à bureaux destiné aux gouvernements fédéral et provincial à l'est, et un palais de justice à l'ouest. Marchand n'a pas indiqué l'emplacement précis pour son projet, mais il semble qu'il devait se situer dans le quadrilatère délimité d'est en ouest par les rues Bleury et Saint-Denis, par le boulevard Dorchester au nord et la rue Craig (Saint-Antoine) au sud.

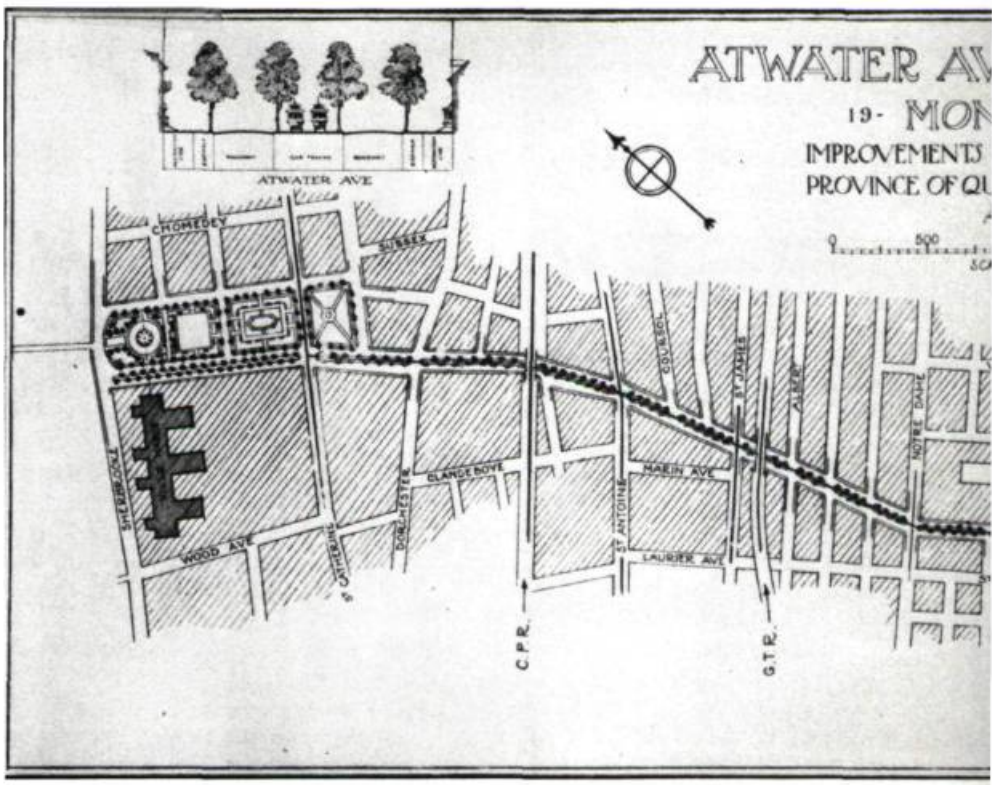
Le choix de l'emplacement est intéressant dans la mesure où un autre projet détaillé de centre civique avait été publié trois ans auparavant par William Lyall, qui aurait été situé sur la rue Saint-Laurent, à la jonction de la rue Ontario. Cet ambitieux projet faisait de la rue Ontario un grand boulevard bordé d'arbres, appelé Strathcona en l'honneur du philanthrope et magnat du chemin de fer et s'étendant d'un bout à l'autre de l'île de Montréal. L'intersection de la rue Saint-Laurent devenait, selon ce plan, une place publique imposante dont les coins étaient occupés par l'Hôtel de Ville, une bibliothèque publique, un musée d'art et un palais de justice; bref la recette habituelle pour ce type de conception. L'opinion publique, tout comme les autorités municipales, semble alors en faveur du projet. La Ville discute même des possibilités d'expropriation, mais rien n'est concrètement réalisé.

D'autres projets de grande envergure sont conçus à la même époque, et l'on peut se demander si leur publication ne relève pas d'un certain opportunisme, dans la mesure où la possibilité d'une Exposition universelle à Montréal est déjà dans l'air. En octobre 1913, les journaux annoncent une foire pour 1917, année du 50e anniversaire de la Confédération. Le projet a avorté, sans doute victime de la Première Guerre mondiale.

LA VILLE DE MAISONNEUVE

Étonnamment, c'est à Maisonneuve, incorporée à Montréal seulement en 1883, que les projets issus du mouvement *City Beautiful* sont finalement implantés. Paul-André Linteau[1] a montré *«comment des promoteurs fabriquent une ville»* et comment cette extraordinaire ville de banlieue se présente comme *«le Pittsburg du Canada»*. En 1910, l'élan d'orgueil public moussé par la publicité commence à s'orienter vers l'idée de créer un centre civique d'allure digne et noble.

Les membres de l'Association des architectes de la province de Québec en



Plan d'aménagement de la rue Atwater, recommandé en 1908 par l'A.A.P.Q. et préparé par R.A. Outhet, architecte-paysagiste. Cet aménagement fait de la rue Atwater un important boulevard paysagé, limité à l'est par un parc donnant sur un square, et à

s of Province of Quebec Association of Architects
mbers, October, 1894.

1894. (tiré de «Canadian Architect and Builder», vol. VIII, no 1, photo: B. Ostiguy)

Marius Dufresne, nommé ingénieur municipal en 1910 et dont le frère Oscar fait partie du conseil, est le grand responsable des plans et de leur promotion. Le projet comprend un grand boulevard allant du fleuve à la rive nord, le long du boulevard Pie IX, et un immense parc qui devrait rivaliser de beauté avec le Mont-Royal. En 1912, le programme d'acquisition des 600 acres de terrain destinés à devenir le parc Maisonneuve est amorcé.

Dufresne assure également la surveillance de la construction de l'Hôtel de Ville, sur la rue Ontario entre le boulevard Pie IX et la rue Desjardins, d'après les plans d'inspiration Beaux-Arts de l'architecte Cajetan Dufort.

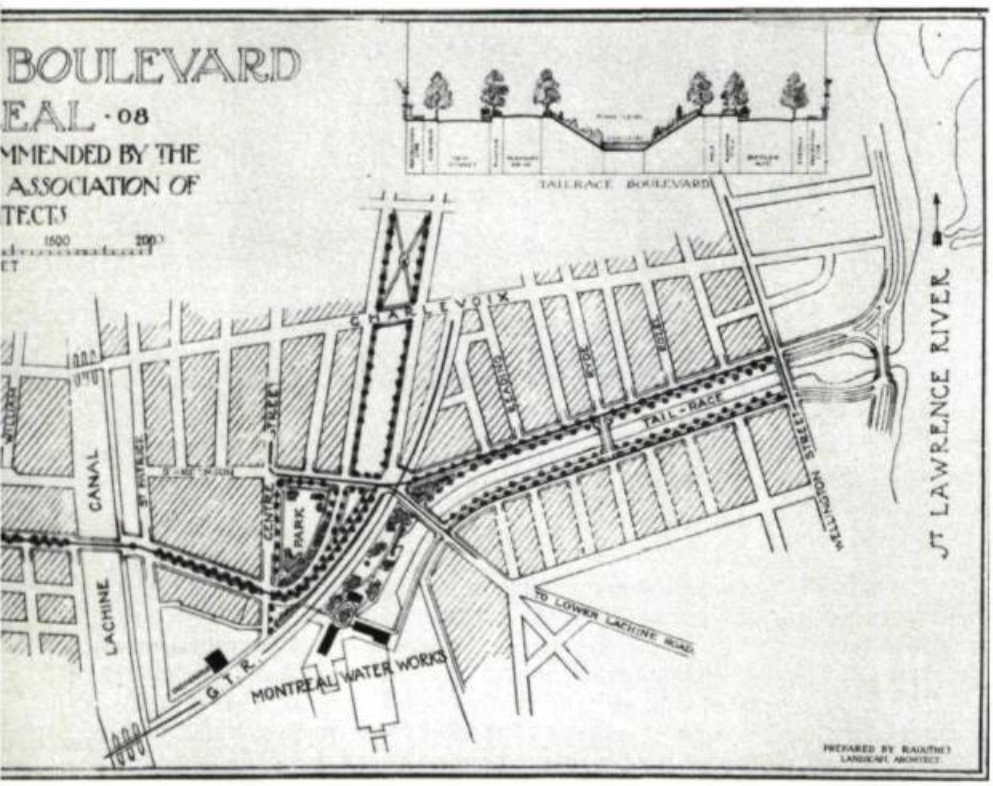
Sa pièce de résistance reste cependant l'aménagement du boulevard Morgan, à l'origine une petite rue orientée nord-sud allant de la rue Sainte-Catherine à la rue Ontario, dont les plans avaient été établis dans un style grandiose. Construit sur le terrain offert par James Morgan, de la *Canada Cement Co.*, et par Alexandre Michaud, conseiller qui devint maire par la suite, le boulevard constituait l'élément central d'un nouvel ensemble. Un grand marché public est construit au nord de la rue Ontario en 1912, et décoré par une fontaine monumentale, oeuvre d'Alfred Laliberté. Ces réalisations sont suivies d'un projet de gymnase et de bains publics proposé en 1911 et réalisé entre 1914 et 1916 sur le boulevard Morgan, dans un style évoquant *Grand Central Station,* à New York.

Les frères Dufresne sont sans doute surtout connus aujourd'hui grâce au Château Dufresne, maison de style Beaux-Arts située sur la rue Sherbrooke, artère jadis magnifique. Les plans du Château Dufresne auraient été inspirés du Petit Trianon de Versailles.

CRÉPUSCULE DU MOUVEMENT CITY BEAUTIFUL

Le début de la Première Guerre mondiale coïncide avec le déclin du type de planification issu du mouvement *City Beautiful,* bien que la ligue pour l'embellissement de la ville continue d'utiliser, dans les années vingt, les plans et croquis de l'A.A.P.Q. pour illustrer les possibilités d'aménagement. Aussi tardivement que 1939, Frederick Todd est chargé de compléter l'aménagement de l'extrémité sud du boulevard Morgan.

Le déclin du mouvement *City Beautiful* provient de son incapacité à traiter les questions de logement et de distribution rationnelle du sol pour l'industrie et le commerce. Selon l'historien Walter Van Nus[2], l'échec de ce type de planification est dû à son rejet des problèmes urbains fondamentaux. Un urbanisme moins spectaculaire, fondé sur l'efficacité, la réglementation et le contrôle de l'utilisation du sol remplacera alors les coûteuses extravagances. ■



l'ouest par une série de jardins formels marquant l'intersection Sherbrooke et Atwater. Collection Nobbs, bibliothèque Blackader, université McGill.

1) Linteau, Paul-André, **Maisonneuve ou comment des promoteurs fabriquent une ville,** Montréal, Boréal Express, 1981, 282 p.
2) Van Nus, Walter, *The Fate of City Beautiful Thought in Canada, 1893 à 1930,* in Gilbert Selter et Allan F.G. Artibise, **The Canadian City: Essays in Urban History,** Toronto, Mcleland & Stewart, 1977, pp. 162 à 185.
3) L'auteur tient à remercier Robert Lemire, du Centre Canadien d'Architecture, pour ses informations sur J.-O. Marchand, et Peter Jacobs, du département d'Architecture de paysage de l'Université de Montréal, pour ses photographies.

Jeanne M. Wolfe est professeur agrégée à l'École d'urbanisme de l'université McGill.

(traduit par Maya Berbery)